



Représentations sans relation: Bolzano et Frege

Maurizio Candiotta

Esercizi Filosofici 7, 2012, pp. 20-32.

ISSN 1970-0164

Link: <http://www2.units.it/eserfilo/art712/candiotta712.pdf>

REPRESENTATIONS SANS RELATION: BOLZANO ET FREGE

Maurizio Candiotto

*A Carlo, amico italiano
da un inverno ginevrino*

0. Variétés de la variation. Bolzano et Frege

La procédure de la variation, chez Bolzano, joue un rôle important, encore que par la voie négative, dans la définition du rapport entre les représentations en soi (dorénavant r.e.s.) et leurs objets. Cela n'est pas sans rappeler Frege, chez lequel également la variation définit à la fois le sens et la référence de certaines expressions – notamment, les incomplètes (insaturées). Reste à déterminer quel est le rôle que la variation joue chaque fois, afin de mesurer exactement la portée et la pertinence de la comparaison entre les deux philosophes sur le terrain de la «représentance», soit du rapport de référence avec les objets.

Il convient de préciser que les r.e.s., tout comme, respectivement, les propositions en soi (p.e.s.) dont elles sont les composantes, sont le contenu (*Stoff*) demeurant identique de plusieurs actes mentaux (de saisie, de jugement etc.) Pour que les unes et les autres puissent être susceptibles de variation il faut bien entendu qu'elles se composent: ce n'est qu'en tant que composantes d'une r.e.s. complexe ou d'une p.e.s. qu'elles peuvent varier; ce qui revient à dire que plusieurs complexes partagent quelques composantes mais pas toutes.¹ Un exemple illustre de l'usage de la variation chez Bolzano concerne la relation d'implication entre des p.e.s.: l'implication est valable lorsque, dans la variation des propositions qu'elle renoue, la vérité demeure intacte. Or, dans tout cela, *qu'est-ce qui*, au juste, varie? Est-ce la r.e.s. composante elle-même? En tant que composantes d'un complexe, les r.e.s. *changent*-elles de quelque façon que ce soit? Mais r.e.s. et p.e.s. sont parfaitement déterminées dans leur contenu et dans leur être. Ou alors ce sont nos représentations mentales qui les concernent? Cela se passe assurément lorsque nous passons d'une r.e.s. ou p.e.s. à d'autres qui partagent avec elle quelques unes de ses composantes; et pourtant si la variation n'était que cela, elle relève tout entière de l'ordre du temporel et du psychique.

La première version de cet article était rédigée dans le cadre du séminaire genevois de Kevin Mulligan sur Bolzano de l'hiver 1998-99. Le titre de la section 0 est issu de celui d'une conférence donnée par Mark Textor («Varieties of Variation») dans le cadre de ce séminaire.

¹ Sur la nature de la variation bolzanienne cf. Morscher 1997 et Siebel 1997.

Il est par ailleurs tentant de se demander si ce ne sont les r.e.s. et les p.e.s. *elles-mêmes* qui «connaissent», en quelque sorte, une variation, si celle-ci n'est «inscrite» comme possible dans leur structure objective, comme il semble devoir être le cas si elle doit être pertinente à leur nature compositionnelle, si elle doit être déterminante pour elles (pour le *contenu* de nos actes mentaux), tout aussi que pour les rapports d'implication entre des p.e.s. Bolzano, ici, ne dit pas tout ce qu'il fait; au niveau opératoire, cependant, on le voit bel et bien *faire varier* – lui, en philosophe; moins dans son esprit qu'en face de ses lecteurs – les r.e.s. faisant partie d'un complexe (que ce soit une r.e.s. ou une p.e.s.) afin d'en tirer des conclusions sur la nature de l'un et des autres: ce qu'est la capacité de se composer ou d'avoir des composantes, ce qu'est une propriété des p.e.s. telle l'analyticité et ce que sont des relations entre des p.e.s. telles compatibilité et l'implication.

Cela n'est pas sans rappeler ce que fait Frege dans son analyse de la signification énonciative qu'il déploie en termes, précisément, de variation. Lui aussi pratique la variation, sans la définir, afin de faire comprendre explicitement au lecteur comment est structuré ce que nous comprenons déjà toujours. Il est ici question de comment se structure la pensée (*Gedanke*),² soit de comment fonctionne ce qui fait l'objet de nos actes de compréhension³ (typiquement, au niveau énonciatif⁴). En [1891] le philosophe allemand part de l'analyse de la composition des expressions linguistiques de par l'«insaturation» de certaines d'entre elles, qui demeurent inchangées *dans la variation* de ce qui les «sature», puis attribue ce même mode de composition à leur sens et finalement à leur référence; en [1923a] et [1923b], par contre, il partira directement du sens des expressions linguistiques (cfr. Simons 1981 p. 74-5.) Avant même que l'implication entre pensées, ou plutôt, à la base de celle-ci, c'est déjà la structure interne de la pensée qui – devant sa complexité à l'insaturation de quelques unes de ses composantes – implique la variation. Variation que Frege, tout aussi que Bolzano, utilise également dans sa notion d'analyticité (est analytique un énoncé qui est dérivable d'une loi logique par la

² Sur les rapports entre les «pensées» (*Gedanken*) fregéennes et les p.e.s. bolzaniennes, cf. Kühne 1997 avec les remarques de Dummett 1997. Aucun des deux, cependant, ne tient compte de la distinction que signale Roberta. de Monticelli entre le sens qu'exprime un énoncé et la pensée – quand il en est une – qui donne ses conditions de vérité: cf. de Monticelli 1982a.

³ On a pu contester que la «pensée» (au sens technique du mot) fregéenne soit le sens d'un énoncé (cf. dessus n. 2). Ce n'est pas sans des bonnes raisons: en effet, nous comprenons des énoncés qui n'ont point de valeur de vérité. Cependant ce qu'on vient de dire ci-dessus concerne spécifiquement la compréhension des énoncés qui en ont bel et bien une, plus exactement: la compréhension de ce noyau de leur sens qu'est la «pensée», qui consiste dans leur condition de leur vérité. Cela soit dit sans préjudice pour l'emploi éventuel de la procédure de variation dans l'analyse d'énoncés qui n'ont pas de conditions de vérité.

⁴ Certes, il existe aussi des expressions fonctionnelles sous-énonciatives, dont la valeur est un objet qui n'est pas une valeur de vérité («la capitale de ξ »; « ξ^2 »); et pourtant, leur compréhension se complète dans celle des énoncés dans lesquels il leur arrive de comparaître.

substitution de ses variables).⁵ On va voir aussitôt combien les usages de la variation sont différents chez les deux philosophes, notamment alors qu'ils définissent le sens objectif (r.e.s. et, respectivement, *Sinn*), tout aussi que lorsqu'ils définissent les relations; néanmoins, on peut encore se demander si la procédure qui connaît ces différents usages est malgré tout la même, si l'on peut la cerner comme demeurant invariée à travers eux. On va répondre que oui; et pourtant, en plus des différents usages, il faut encore mettre en compte une différente interprétation théorique de ce procédé, une différente manière d'entendre thématiquement ce qu'on fait par la variation: la «pratique théorique» consistant à définir des notions logiques et ontologiques par l'appel à variation, acquière un statut différent selon que l'on laisse la variation des composantes d'un complexe pénétrer dans la structure *objective* de celui-ci, soit du sens objectif. Ce qui revient, bien entendu, à mettre en lumière un invariant, une structure qui demeure à travers la relation et qui est responsable de la composition du complexe. Frege, avec sa notion d'insaturation, octroie bel et bien à la variation le privilège de se voir inscrite dans le sens d'un énoncé comme étant une possibilité qui lui appartient en propre; pour Bolzano, par contre, la possibilité de variation repose, sur le plan objectif, sur l'existence de complexes saturés (typiquement, des p.e.s.) partageant quelques unes de leurs composantes. C'est leur existence – paraissant, en elle-même, étrangère à toute variation – qui nous permet de passer de l'un à l'autre tout en remarquant ce qui revient tout aussi que ce qui 'change' de l'un à l'autre, soit de 'varier'. Bolzano n'a pas une notion thématique d'insaturation; par contre, c'est précisément la composition par la saturation de ce qui est insaturé qui rend le sens objectif fregéen «hospitalier» à l'égard de la variation, soit qui inscrit en lui la possibilité de celle-ci.

Les r.e.s. de Bolzano correspondent à peu près, de par leur fonction de présenter un objet, au sens (*Sinn*) de Frege, bien plutôt qu'à sa référence (*Bedeutung*); on s'attend donc à ce que, si comparaison doit se faire, cela se fasse justement avec la première plutôt qu'avec la seconde des deux notions frégréennes. Cependant, le parallélisme que postule Frege d'après lequel le sens et la référence d'une expression (in)complète sont pareillement (in)complets, permet de passer de la comparaison, inévitable mais un peu biaisée, entre les r.e.s. et la référence à celle, bien davantage naturelle et intuitivement pertinente, avec le sens. N'empêche, de quelle façon que l'on amorce la comparaison, que celle-ci vise l'une ou l'autre des deux notions frégréennes, elle résulte foncièrement difficile à mener de façon linéaire. La raison en est que chez Frege c'est l'*invariance dans*

⁵ Le lien bien connu entre l'analyticité (entendue de façon extensionnelle) comme propriété d'énoncés et l'implication comme relation entre énoncés, invite à une comparaison 'quadrangulaire' entre l'implication et l'analyticité bolzaniennes et frégréennes, axée bien entendu sur cette procédure – précisément la variation – qui entre dans la définition de l'une comme de l'autre.

la variation qui définit le sens et la référence des seules expressions incomplètes (insaturées), alors que chez Bolzano ce qui caractérise, de façon indifférenciée, *toutes* les r.e.s. c'est de ne pas être *susceptibles de variation*.

La procédure de variation, chez Bolzano, entre dans la définition non seulement des r.e.s. mais aussi, et plus directement encore, dans celle des relations; celles-ci, en effet, sont liées de façon positive à la variation, soit comme quelque chose qui varie, tandis que les r.e.s. le sont de façon négative, soit comme quelque chose qui ne varie pas (sans pour autant être un invariant capable de traverser indemne une variation). Aux r.e.s. Bolzano nie par conséquent toute nature relationnelle: elles ne sont pas des relations (au sens technique du terme) entre leurs objets et celui qui, par leur moyen, pense à ceux-ci.

Lorsque Bolzano parle *des relations* il le fait d'ailleurs de façon très différente que Frege: d'après le logicien pragois, elles sont des variables dans la variation, et non pas quelque chose qui demeurerait inchangé au dessous de la variation des termes qu'elles renouent – comme c'est le cas chez l'auteur de *Funktion und Begriff*, où elles sont bien entendu la référence des expressions relationnelles. Lorsque le philosophe bohème parle par contre *des r.e.s.*, il les traite de telle façon que, en plus de ne pas être elles-mêmes des relations, elles s'avèrent ne correspondre non plus au sens frégéen des expressions incomplètes (en particulier, des relationnelles). Chez Bolzano l'extranéité à la variation (ce qui n'est pas l'invariance) marque *toutes* les r.e.s., complètes ou non, simplement en tant qu'elles sont des r.e.s., alors que chez Frege l'extranéité à la variation concerne seules les expressions complètes, l'invariance dans la variation aux seules expressions incomplètes – et aucune des deux ne convient au *Sinn* tout court, en tant que tel.

La capacité de variation ou l'extranéité à celle-ci, chez Frege, appartiennent tout aussi aux expressions (incomplètes et complètes, respectivement) qu'à leur référence – telle la relation, en tant que fonction polyadique; or, puisque ce parallélisme atteint jusque le niveau du sens, la comparaison entre les r.e.s. bolzaniennes et la référence frégéenne des expressions relationnelles se laisse étendre jusqu'à leur sens. A la condition, pourtant, de ne jamais oublier son résultat fondamental, qui questionne en retour la démarche comparative elle-même par laquelle on y est parvenu; à savoir, que chez Frege réfractaire à la variation est le sens des seules expressions complètes, tandis que chez Bolzano *toutes* les r.e.s., en tant que telles, sont réfractaires à la variation dans la fixation de leur référence.

Et pourtant, la comparaison s'impose néanmoins: la procédure de variation demeure reconnaissable chez l'un et l'autre des deux philosophes, encore que l'usage qu'ils en font et le statut qu'ils lui donnent soient aussi différents. A défaut d'une certaine identité, bien sûr partielle, de l'instrument utilisé, l'incommensurabilité qui rôde entre les deux théories tournerait dramatiquement

à l'équivocité, rendant par là le dialogue que l'on voudrait leur faire entreprendre un dialogue entre sourds. Or il est clair que tel n'est pas le cas: la comparaison entre les deux théories est intéressante parce qu'elle nous fait comprendre comment on a pu utiliser et entendre de deux façons une seule et même procédure, et par là cerner la différence entre les notions que les deux philosophes définissent par son moyen – mais une différence qui permet encore de cerner quoi prend la relève de quoi, dans le passage d'une théorie à l'autre.

En plus de cette ré-traçabilité inter-théorique, il subsiste encore une affinité plus profonde, qui a également affaire à l'usage de la variation (en tout cas, l'usage bolzanien afférant aux relations y est impliqué). Pour les deux philosophes, comme l'on verra, représenter c'est donner un *profil* – de l'objet représenté, bien sûr, mais avec cela aussi, inséparablement, de rien de moins que du *monde* tout entier. Cette idée passe de Frege à Wittgenstein, bien entendu; mais, de plus, sur ce point Husserl, puis Heidegger seront bien davantage fregéens – en fait, même bolzaniens – qu'on ne le croirait.

1. Représentations sans relation. Bolzano

Bolzano nie que le rapport entre une r.e.s. et son (ses) objet(s) soit une relation, parce que l'extension d'une idée ne change pas selon – et donc ne dépend pas de – quel objet l'on considère «en relation» à elle (§66). *Nous* pouvons varier l'objet que l'on prend en considération pour le comparer à une r.e.s., mais celle-ci ne peut pas *elle-même* varier (au sens propre) sa valeur *en relation* à l'objet que nous lui proposons en libre variation – de nos propositions.

L'extension d'une r.e.s. est fixée une fois pour toutes en rapport à l'univers entier: une fois qu'on l'a fixée, cette r.e.s. n'a donc plus pas même la matière pour varier son extension, alors que celle-ci est désormais *fixe*, incapable de varier. Chaque objet de l'univers a déjà été assigné soit à son extension, soit à son anti-extension: on ne saurait pas *la définir indépendamment* de cette «assignation totale» pour après *passer en revue les différentes valeurs que donnerait* sa mise en relation avec les différents objets de l'univers comme arguments; comme on pourrait par contre le faire si cette r.e.s. était justement une relation. Au contraire, une r.e.s. connaît *depuis toujours* chaque objet comme membre soit de son extension soit de son anti-extension. Cette double appartenance est *constitutive* pour elle; ce qui veut dire qu'une r.e.s. n'est pas une chose parmi les autres dans le monde: bien plutôt, elle inclut dans son statut toute une organisation du monde lui-même, une façon de l'ordonner différente de celle de chaque autre r.e.s. (en tout cas de celles qui ne lui sont pas équivalentes). Chaque r.e.s. «résume» le monde de la façon qui lui est propre, elle en donne un profil; voici une idée que l'on retrouvera chez Frege (cf. Geach

1967/8 et de Monticelli 1982b).⁶

L'univers entier («de[r] ganz[e] Inbegriff [...] der Dinge») est concerné dans le rapport entre une r.e.s et son objet: il n'y a pas de pluralité de domaines (cf. Read 1995 p. 41), et donc tout espace pour varier a été épuisé avant qu'une r.e.s. ne commence à varier son extension. Cela suffit à exclure que le rapport d'une r.e.s. avec son objet soit une relation; autrement dit, pour établir que l'extension d'une r.e.s. appartient à ses propriétés internes, comme le dit Bolzano. Car toute *relation* requiert une possibilité de *variation* – c'est-à-dire un changement de valeur en fonction de (en relation à !) la variation de l'argument (§80).

Chaque fois que la matière variable fait défaut, il n'y a pas de relation: c'est le cas, entre autres, de la propriété d'être un nombre premier. *La totalité* des nombres *y* est impliquée – impliquée *d'emblé*, ce qui épuise ce sur quoi l'on pourrait varier. En effet, *chaque* nombre a dû être assigné soit à la classe des nombres pour lesquels un certain nombre *N* est divisible, soit à celle de ceux pour lequel il ne l'est pas, afin que *N* puisse avoir la propriété d'être divisible par soi-même, par 1 et par *nul autre* nombre. Pour cela, il ne suffit pas que change, à l'intérieur de la totalité des nombres, la valeur de la fonction associant chaque nombre aux valeurs «diviseur de *N*», «pas diviseur de *N*»; il faudrait bien plutôt que l'entière totalité des nombres changeât elle-même (mais naturellement «il n'y a qu'une seule totalité de ce genre»), et que pour chaque différente totalité la valeur d'une nouvelle fonction variât de même. (Il est évidemment très difficile de mieux préciser la nature de cette fonction hypothétique, car elle est hautement contrefactuelle).

Tout cela indique que la totalité des nombres ne joue pas le rôle d'un *domaine*, d'un ensemble d'objets à *l'intérieur duquel* la variation puisse se dérouler prenant chaque fois un de ses membres comme argument; bien au contraire, les susmentionnées totalités numériques devraient jouer elles-mêmes

⁶ Sans oublier Wittgenstein, chez qui le thème du monde comme horizon encadrant tout objet et tout fait s'impose péremptoire comme le mot final. Objets et, respectivement, faits s'insèrent dans un réseau de possibilités qui n'est finalement pas moins que le monde. Ils s'y insèrent les uns (étant insaturés) de façon bien différente que les autres (qui sont saturés), encore que leur encadrement dans l'horizon du monde se fasse d'un seul mouvement: les objets, de par leur forme, tracent des lignes multiples de possibilité, les faits réalisent (une partie) des possibilités combinatoires. Ce que font les objets n'a pas pourtant besoin de «concepts» fregéens (propriétés), ceux-ci ayant été absorbés dans les objets eux-mêmes, par leur *forme*. Si «objet» est un concept formel, la forme de chaque objet contribue directement à structurer cette totalité sans forme où s'accomplit l'indicibilité qui appartient à toute propriété formelle. Le monde, lui, n'est jamais un objet, ni un fait parmi les autres: étant lui-même l'espace des possibilités, s'avère le fait fondamental – le fait des possibilités! Mieux: le fait de tous les faits et, à la fois, des possibilités. A la fois et *par-là même*: car les deux ne font qu'un. Ceci que l'existence du monde (de quelque chose du tout, car ceci implique déjà le monde!) soit «le mystique», que l'existence des faits ne soit pas un fait que l'on puisse énoncer, revient à ceci qu'il ne saurait y avoir un fait des faits qui ne serait aussi le fait de leur(s) possibilité(s). Le mystique c'est le collapse du fait des faits et du fait des possibilités, qui fait le monde.

le rôle d'arguments, si l'on voulait que la propriété d'être un nombre premier fût une relation. La raison de cette (insatisfaisable) nécessité est que, alors que les valeurs «diviseur de N», «pas diviseur de N» sont assignées respectivement à chaque nombre simplement en fonction de sa relation avec N, la valeur⁷ «divisible seulement par soi-même et par 1» n'est associée à N qu'en fonction de sa relation avec la totalité des nombres, à savoir en tant que chacun d'entre eux est associé avec les valeurs «diviseur de N»/ «pas diviseur de N». En tout cela la classe de tous les nombres se conduit comme le domaine de la fonction associant à n'importe quel nombre l'une de ces deux dernières valeurs, mais pas du tout comme le domaine (de variation) de la prétendue fonction dont la valeur serait «divisible seulement par soi-même et par 1». Ni moins encore comme un argument variable de celle-ci, ce qui demanderait à son tour un domaine de variation plus vaste. Il n'existe simplement aucune fonction de ce genre.

La totalité des nombres, qui est le «domaine»⁸ de variation de la fonction ayant pour valeurs «diviseur de N», «pas diviseur de N» se conduit, au contraire, par rapport à la propriété 'être un nombre premier' comme un arrière-fond fixe de son appartenance (ou pas) à chaque nombre. Alors que la propriété d'être diviseur d'un nombre donné a encore de quoi varier (on fera varier le candidat au rôle justement de diviseur de ce nombre), la propriété d'être un nombre premier n'a rien en fonction de quoi varier, une fois donné le nombre dont on veut savoir s'il est premier ou pas. Il s'agit donc d'une propriété interne, appartenant à un nombre en toute indifférence à n'importe quoi d'autre que lui – car tout le reste (la totalité des nombres) à déjà un rôle fixe dans cette appartenance.

La totalité des nombres est ici concernée en tant que classe, donc comme un seul objet: ce sont bien sûr ses membres qui ont dû appartenir soit à la classe {diviseur de N} soit à celle {pas diviseur de N}, mais c'est elle-même en tant que classe qui «fonde» l'appartenance de N à la classe {nombre premier}.

⁷ Pour Frege la valeur d'une fonction est toujours un objet, ce qu'une propriété ou concept n'est pas; mais pour Bolzano une propriété est un objet, quelque chose qu'un autre objet a (*hat*), quelque chose qu'il s'agit, proprement, d'avoir. On peut donc la traiter légitimement comme la valeur d'une fonction au sens fregeén. Chez Bolzano, en outre, les relations semblent être elles aussi des valeurs de fonctions: en cela donc relations et propriétés ne se distinguent pas. Elles sont autant saturées les unes que les autres chez Bolzano, comme elles sont autant insaturées chez Frege; et, par là, conçues à la Bolzano les unes aussi bien que les autres peuvent figurer comme valeurs d'une fonction conçue à la Frege.

⁸ Au sens où dans un domaine de variation les argument, eux, varient, bien que l'on ne reconnaisse pas au domaine lui-même le droit de varier – car on n'admet simplement pas un pluralité de domaines (les nombres ne sont donc pas détachables de l'«entier ensemble des choses»). A la différence d'un tel 'domaine' de variation, ce qu'on appelle ici arrière-fond fixe du lien entre un nombre et la propriété d'être un nombre premier, n'admet aucune variation pas même à son intérieur. La totalité des nombres est prise «en bloc» pour remplir cette fonction, ce qu'il lui faut faire rigidement, sans laisser que les différents nombres s'alternent dans la place de troisième terme d'une quelque relation avec notre nombre et sa propriété.

Certes, c'est en vertu de l'appartenance de ses membres aux classes {diviseur de N}, {pas diviseur de N} que la classe {nombre} fonde l'appartenance ou pas d'un nombre N aux nombres premiers; mais cela ne rend pas moins invariable cette appartenance. On a là la fondation de quelque chose de non-variable sur quelque chose de variable; or, il se trouve que les deux premiers entraînent une variation, alors que le dernier exclut toute variation: tout comme les pensées qui sont des parties de pensées composées ne reçoivent pas de force assertorique avec la simple assertion de ces derniers, de même des concepts qui sont des composants de concepts complexes ne partagent pas avec ceux-ci leur propre capacité de variation.⁹

Ce qui dans le domaine des nombres vaut pour la propriété d'être un nombre premier, vaut, de façon analogue, pour celle d'avoir une certaine extension dans le domaine de toutes les choses existantes. Celles-ci peuvent entrer dans n'importe quelle relation l'une avec l'autre, où la variation des termes de la relation fait varier la relation elle-même (cf. Bolzano 1837: 381) – étant entendu que la relation change «en fonction» du maintien de la valeur «vrai»; alors que, si l'on conçoit une relation, à la Frege, comme étant elle-même une fonction (polyadique) *de vérité*, c'est sa valeur qui change selon les termes qu'elle renoue. Bolzano pourtant vise plutôt le changement de la relation elle-même; sur cette base, il caractérise, par différence, la r.e.s. Celle-ci, de son côté, n'est telle qu'en tant qu'il est *fixé* quels objets elle représente et lesquels non.

Il n'est pourtant pas tout à fait clair quel est le rapport exacte entre relation et variation, dans la mesure où l'on pense cette dernière notion à partir de celle de fonction. Reprenons le §80: «nous appelons la circonstance pour laquelle on peut dire qu'Alexandre le Grand était fils du roi Philippe une relation... [cette circonstance] serait changée si nous mettions n'importe quelle autre personne à la place d'Alexandre et de Philippe» (Bolzano 1837: 381-2). Il n'est pourtant pas nécessaire que les deux termes de la variation changent à la fois: peu après, parlant de la relation de connaissance, on a affaire à une relation où il peut bien varier un seul terme (soit le connaisseur, soit le connu) sans que la relation ne change. Quand il parle de la variation des deux termes à la fois, Bolzano tient pourtant à souligner la possibilité que la relation *change elle-même* par effet de ce changement d'arguments. Il ajoute seulement que, les deux termes étant du même genre (sorte?) que les vieux, la nouvelle relation doit être du même genre que la précédente.

Il n'est pas clair, en tout cas, si une relation est telle, à la Frege (cf. 1891),

⁹ Celle-ci, dans les concepts qui les contiennent, demeure «inactive» – un peu comme dans l'assertion d'une pensée composée on ne donne pas de force assertorique aux pensées qui la composent (cf. Frege 1923b); ou, si l'on préfère, comme l'existence de l'objet dénoté par une description définie n'est pas affirmée mais simplement présupposé dans les énoncés qui la contiennent (cf. Frege 1892).

grâce à l'identité, dans le changement des arguments et des valeurs, de la fonction qui les associe, ou bien grâce à la nécessité (soit à la possibilité que parfois il s'impose) de *passer d'une fonction à une autre* «en fonction» des arguments survenus. Quand il parle de variations de ce genre, d'ailleurs, Bolzano traite la relation plutôt comme la valeur d'une fonction (à plusieurs arguments) que comme une fonction elle-même: c'est le cas de la relation d'être deux fois plus long que, qui est la valeur de la fonction 'plus long que' pour un certain couple de segments, remplaçant lesquels par un autre couple on obtiendra la valeur (la relation) «être trois fois plus long que». Bien entendu, cela est parfaitement compatible avec l'idée que la fonction «être plus long que» soit à son tour une relation, et qu'il y ait donc des relations qui sont des fonctions. Cela rapproche la liaison bolzaniene entre relations et variations à l'idée frégréenne des relations comme fonctions dyadiques; mais le fait que quelque relation soit la valeur d'une autre fonction (d'une autre relation!) est carrément anti-frégréenne.¹⁰ Être la valeur d'une fonction et, à la fois, une fonction avec d'autres valeurs: pour des arguments, chaque fois, de quel «genre»?

Frege reconnaissait une hiérarchie parmi les fonctions, encore que pas parmi les objets – telle l'introduira Russell (cf. Simons 1983: 77). Bolzano, lui, comment règle-t-il les rapports entre ses propriétés relationnelles qui sont des objets et à la fois, semble-t-il, des fonctions?

2. Frege et Bolzano, leur(s) relation(s)

Frege exige du *Sinn* une totale univocité dans la détermination de la *Bedeutung* (cf. Frege 1892: 42); or, cette univocité est-elle suffisante pour rapprocher Frege à Bolzano dans la négation de ceci que le lien entre le sens et la référence ait une nature relationnelle? La direction du rapprochement (s'il en est un) irait, cette fois, de Frege à Bolzano, car c'est ce dernier qui assurément nie cela. Mais Frege, lui, nie-t-il réellement la même chose?

La variation qu'empêcherait l'univocité serait celle d'une valeur (la référence d'une expression) en fonction d'un argument. Si il pouvait y avoir une pareille variation, le sens de l'expression serait alors la fonction elle-même; ou bien il serait un des arguments d'une fonction dyadique dont la référence serait l'autre terme. Il est de nouveau difficile de mieux préciser la nature de l'argument et, respectivement, de la fonction dyadique qu'on vient d'imaginer, car leur admission serait en conflit avec tout le cadre dans lequel on imagine de les insérer. Pour Frege le sens d'aucune expression n'est ni l'une ni l'autre chose; la référence, par ailleurs, ne leur correspond non plus.

¹⁰ Pour la raison pour laquelle les valeurs d'une fonction doivent, chez Frege, être toujours des objets, des référents d'expressions complètes, cf. Dummett 1991: 205-6.

Ces hypothèses de conception relationnelle de la référence sont pourtant en ligne avec la conception fregéenne de la relation (bien que pas avec celle de la référence), mais *peut-être pas avec celle de Bolzano*. Ce qui ferait éloigner le point d'arrivée du rapprochement que l'on a essayé de mettre en place, car le contenu de ce que Frege nie ne serait alors pas le même que ce que nie Bolzano. Tout comme «pour nier il faut quelque chose à nier», de même pour nier à deux il faut bien nier la même chose.

Pour Frege une relation est une fonction avec deux (ou plus) places d'argument, qui *reste identique* dans la variation de ses arguments, et qui a pour valeurs des valeurs de vérité. Pour Bolzano il a davantage d'importance, semble-t-il, ceci qu'elle doit parfois *varier* elle-même avec ses «arguments» plutôt que sa capacité de garder son identité dans le changement d'un de ses termes. Chez Bolzano, donc, ceci que l'extension d'une r.e.s. ne soit pas une relation veut dire (voire est fondé sur le fait) qu'elle ne change pas: les relations changent avec le changement de leurs termes, au point qu'être une relation c'est être capable de *changer* d'une telle manière (en fonction du changement de ses termes et à l'intérieur d'un certain genre). Pour Frege, au contraire, être une relation c'est être capable de *se maintenir constant* dans la variation de ses termes. Ce sont *les arguments et la valeur* d'une fonction qui sont censés varier, et c'est donc *cela* que ne saurait être ce qui n'est pas susceptible de varier; autrement dit, l'incapacité de varier empêche d'être (l'argument ou) la valeur d'une fonction, plutôt que d'être carrément une fonction (comme chez Bolzano). L'unicité de la référence que le sens d'une expression «donne» justifie donc plus proprement l'affirmation que cette référence n'est pas la valeur (ni l'argument) d'une fonction, à savoir le *terme*¹¹ d'une relation, plutôt que l'affirmation qu'elle n'est pas une relation elle-même. C'est bien plutôt le *sens* de l'expression fonctionnelle qui s'est avéré ne pas être lui-même une fonction (comme le voudrait, contre Frege, Peter Geach 1975; *contra*, Dummett 1981 chap. 13 et 15).

Bolzano et Frege, pourrait-on dire, «convergent» sur ceci que l'extension (référence) d'une r.e.s. (*Sinn*) n'est pas le terme d'une relation. Mais il n'est pas évident qu'ils soient d'accord sur ce qu'est une relation. Leurs théories sont-elles donc incommensurables? Cela serait une conclusion très tranchée, peut-être le serait-elle trop; reste que les concepts théoriques communs qu'on a utilisés pour les comparer, à savoir celui de variation et par là celui de fonction, ne sont pas suffisants à faire en sorte que la comparaison qu'ils rendent possible aboutisse à une décision concernant l'accord ou le désaccord des deux logiciens sur le caractère non-relationnel de la référence.

Les relations forment pourtant, en tout cas chez Bolzano, la condition de la

¹¹ Au sens large, qui inclut la valeur aussi bien que les arguments d'une fonction.

référence: celle-ci, tout en n'étant pas elle-même une relation, présuppose néanmoins l'effet structurant que les relations ont sur ses objets. L'individuation d'objets ayant comme condition un réseau de relations, celles-ci forment le tissu du monde. Autant Husserl et Heidegger seront «bolzanien», que Bolzano, lui, était leibnizien.¹²

3. Représentations, monde et relations

L'exkursus sur les nombres premiers nous indique que chez Bolzano une propriété interne peut «présupposer» (être fondée sur) une relation sans en être elle-même une; et, plus précisément, que le «domaine» *de variation* de la relation présupposée peut se conduire par contre comme un «paramètre» *fixe* pour la propriété qui la présuppose. Il s'agit, chaque fois, d'un rôle bien différent que joue la classe des nombres entiers; et pourtant ces deux rôles sont liés entre eux, car l'un (paramètre fixe) présuppose l'autre (domaine de variation).

On est tenté de tirer de tout cela une morale à propos de la doctrine bolzaniennne de l'extension d'une r.e.s., et notamment de sa nature non-relationnelle. Bolzano lui-même, d'ailleurs, utilise l'exemple des nombres premiers, dont il se sert également pour traiter des relations en général (§80), alors même qu'il parle du lien entre une r.e.s. et son extension (§66). On est donc tenté d'affirmer que le monde (l'«entière classe des choses») se conduit comme arrière-fond ou paramètre *fixe* par rapport à une r.e.s. *grâce au fait* qu'il se conduit comme le 'domaine' *de variation* pour n'importe quelle relation. Car toute extension de r.e.s. *présuppose* la possibilité de varier sur – et donc de poser des relations entre – les membres de la 'classe' (le monde) qui joue au même temps le rôle de paramètre fixe par rapport à cette r.e.s. N'importe quelle relation entre n'importe quels objets: cette propriété *interne* qu'est, pour une r.e.s., son extension, présuppose¹³ donc un vaste montant d'*extériorité*.

Cela revient à dire que pour *représenter* un objet il faut qu'il soit tellement isolé et distinct des autres qu'il puisse entrer en des *relations* avec eux, dans lesquelles il joue le rôle de *variable*. Cette variabilité, à son tour, n'est possible que grâce précisément à sa distinction des autres termes de ces relations (des autres objets). Cette distinction rend possibles à la fois son individuation – et par là sa présentation par une r.e.s. – et son entrée en relation avec d'autres objets.¹⁴

¹² Pour cette façon d'entendre Leibniz, soit d'entendre le monde comme complexe de relations (entre monades) – et ceci dans le cadre de la primauté de l'être comme être-vrai, je me permets de renvoyer à Candiotta 2012.

¹³ La présentation de ce *champ* relationnel n'est naturellement que présupposé par lesdites propriétés et r.e.s. Il ne s'agit pas d'une partie qu'elles contiendraient.

¹⁴ Indiquant par une flèche la relation du présupposant au présupposé, on peut illustrer la convergence des deux séries «représentation→individuation→distinction» et

On a vu dessus (§1) que chaque r.e.s. comporte toute une organisation du monde lui-même, par quoi elle en donne un profil; puisque cette organisation est *constitutive* pour chaque r.e.s., il s'en suit qu'une r.e.s. n'est pas une chose parmi les autres, mais un principe d'individuation et de mise en relation des choses. C'est bien à cela que tout objet doit son individuation, c'est par là que chaque objet se fait repérer – et que, à la fois, le monde se fait «résumer», étant tout entier impliqué dans l'individuation de chaque objet. Or, cette individuation étant liée à la possibilité, à la fois, de se faire représenter et d'entrer dans des relations avec d'autres objets, le monde – cette dangereuse classe de toutes les choses – ne serait-il pas le complexe de toutes les relations et des individuations que comportent les différentes représentations?

Textes Cites

BOLZANO, B.

1837 *Wissenschaftslehre*, Hamburg 1981.

BELLOTTI, L. (éditeur)

2012 «Quaderni della ricerca», II, Pisa.

CANDIOTTO, M.

2012 *Predicazione e necessità. Not To Say Predicating and Necessity*, dans L. Bellotti (éditeur), «Quaderni della ricerca», p. 273-83.

DE MONTICELLI, R.

1982a *Dottrine dell'intelligenza*, Bari.

1982b *Gottlob Frege e la totalità degli enti*, «Teoria», II/2, p. 105-20.

DUMMETT, M.

1981 *The Interpretation of Frege's Philosophy*, London.

1991 *Frege and Other Philosophers*, Oxford.

1997 *Comments on Wolfgang Künne's Paper*, dans W. Künne, M. Textor, M. Siebel (éditeurs), *Bolzano and Analytic Philosophy*, p. 241-8.

FREGE, G.

1891 *Funktion und Begriff* dans G. Frege, *Funktion Begriff und Bedeutung*, Goettingen 1969.

1892 *Über Sinn und Bedeutung* dans G. Frege, *Funktion Begriff und Bedeutung*, Goettingen 1969.

1923a *Die Verneinung* dans G. Frege, *Logische Untersuchungen*, Goettingen 1976.

1923b *Die Gedankenfüge* dans G. Frege, *Logische Untersuchungen*, Goettingen 1976.

GEACH, P.

1967/8 *Identity*, «The Review of Metaphysics», XXI.

1975 *Names and Identity*, dans S. Guttenplan (éditeur), *Mind and Language*.

GUTTENPLAN, S. (éditeur)

1975 *Mind and Language*, Oxford.

KÜNNE, W.

1997 *Propositions in Bolzano and Frege*, dans W. Künne, M. Textor, M. Siebel (éditeurs),

«relation→variabilité→distinction». Comme la deuxième série peut aussi être inversée (donnant «distinction→variabilité→relation»), la première se prolonge jusqu'à établir une relation des présupposition entre la représentabilité et la capacité d'entrer en des relations.

Bolzano and Analytic Philosophy, p. 203-40.

KÜNNE, W., TEXTOR, M., SIEBEL, M. (éditeurs)

1997 *Bolzano and Analytic Philosophy*, «Grazer philosophische Studien», LIII.

MORSCHER, E.

1997 *Bolzano's Method of Variation: Three Puzzles*, dans W. Künne, M. Textor, M. Siebel (éditeurs), *Bolzano and Analytic Philosophy*, p. 139-65.

READ, S.

1995 *Thinking About Logic*, Oxford-New York.

SIEBEL, M.

1997 *Variation, Derivability and Necessity*, dans W. Künne, M. Textor, M. Siebel (éditeurs), *Bolzano and Analytic Philosophy*, p. 117-37.

SIMONS, P.

1981 *Unsaturatedness*, «Grazer philosophische Studien» XIV, p. 73-95.

1983 *Functions and Predicates*, «Conceptus» XVII, p. 75.

Representations Without Relation: Bolzano and Frege

In comparing Frege's sense (Sinn) with Bolzano's representations in themselves (Vorstellungen an sich) pivotal is the role of variation, a procedure which both philosophers use to define their respective notions of the objective content (or, rather, the direct object) of thought. The uses they make of such procedure, however, are utterly different : for Bolzano resistance to variation is essential to all representations in themselves, simply as such, while for Frege it is the hallmark of (both the reference and) the sense of unsaturated expressions only, the saturated ones being rather extraneous than resistant to variation. However, the two notions they respectively define by means of variation are not barely incommensurable : there is a matter between them. Moreover, in each of the two philosophers variation – and therefore thought – implies drawing a profile of the entire world. Be it by predicating or even simply by representing, thinking implies outlining nothing less than the entire world. Both in Frege and Bolzano variation can be traced forward to what will be, in the XX century, one of the roots of transcendental philosophy.